



SICTE

Chapitre 1er



Note de l'auteur

D'abord, merci de lire ce premier épisode de Sicte !
Ce texte, bien que fantastique se déroule dans le courant du moyen-âge.
Il est la continuité d'un texte beaucoup plus long que j'avais écrit avant.
Le texte que vous allez lire raconte l'histoire de Sigurd un membre de la haute noblesse. Quand cette histoire débute il à été chassé du pouvoir suite à une révolte, il s'enfuit in-extremis avec son frère Maxence et ses deux amis.

Cette histoire à deux points de vue, celle que vous lisez est le point de vue de Sigurd, mais il en existe un autre, celui de Maxence écrite par Théo Bersihand. Au début nos histoires ne coïncidaient pas du tout mais nous avons finalement décidé de les faire concorder.

Alors je tiens à le remercier pour leur collaboration ...

Mais je tiens aussi à remercier le CVC de Bayard, M. Horngren, Mme Nicot, Aidan Smith, Basile Lefebvre, David Dupont, Virginie Theviot, Marianne Dal'Bo, Yves Russel, David Vivares, Catherine Rossi, Anne-Marie Rossi, La famille Hauray...

Et tant d'autres encore !

Serrant à pleines mains les brides de cuir de nos montures nous fuyons un idéal de vie presque utopique, pour se lancer vers l'inconnu, vers l'étrange vers le nouveau.

Des larmes de rancune et de désespoir coulaient sur les joues des enfants. Larmes de chagrin, d'angoisse, visage matériel de la misère humaine, des remords d'une vie passée, laissée à l'abandon dans un flot de sentiments indistincts.

Le claquement sourd des sabots des chevaux lancés au galop résonnait dans ma tête, en me donnant un vertige incontrôlable.

Je voyais le sol se mouvoir en tout sens. La terre froide et gelée à certains endroits était boueuse, la glaise humide éclaboussait les flancs de nos chevaux.

J'étais gelé mais des feux infernaux semblaient se consumer lentement au plus profond de mes entrailles. L'aurore paraissait au loin : encore camouflée par quelques nappes de nuages orangés. Le ciel bleuté commençait à vaincre la nuit noire qui avait recouvert l'ensemble de la contrée.

Le paysage monotone et languissant était totalement vide à part quelques arbustes morts. Le sol se dérobaient sous mes pieds, l'herbe gelée craquait sous les sabots des chevaux. Un silence étreignant pesait sur nos épaules, il était le fruit de l'angoisse et de la peur qui nous talonnait. Quelques flocons éperdus d'une neige glacée se déposaient sur mes vêtements et sur mon visage. Rien ne bougeait, sauf quelques touffes d'herbes sèches, animées par la seule bise matinale.

La boue scintillait à la seule lumière de la lune encore présente. Il devait être 5h et quelques volutes de fumées noires s'échappaient encore de la cité en proie aux flammes. J'apercevais les ruines d'un moulin à eau, une petite rivière coulait encore à proximité. Là, nous entrâmes dans un bosquet, on entendait le caquètement d'un pivert, le froissement discret des feuilles par quelques bêtes sauvages. Nous prîmes un chemin rocailleux, à chaque pas des chevaux, on entendait quelques petits galets se dérober sous leurs sabots et rouler quelques instants.

Le hululement d'une chouette solitaire se laissait aussi bien entendre que le léger bruissement du feuillage sous les pas furtifs et légers des loirs et des blaireaux. À chaque pas des chevaux une brindille sèche craquait, une grenouille bondissait vers une flaque d'eau azure où son reflet était brouillé par une petite bise matinale.

Je vis un peu plus loin un cerf majestueux qui arrachait quelques petites touffes de lichen blanc au tronc rugueux d'un arbre. Il tourna la tête vers moi : j'écarquillais les yeux, magnifique, il semblait remonter du fin fond des âges. Son poil luisant était éclairé par la vague lumière de l'aurore, ses bois, gigantesques comme de l'ivoire poli, ses yeux teintés de vert et de bleu semblaient attirés par la lumière lunaire et sa poitrine était d'un blanc immaculé.

Les rayons lunaires féériques, flèches laiteuses couleur nacre perçaient la voute naturelle que formaient les arbres.

J'entendais la douce mélodie du glissement de l'eau.

Je mettais pied à terre... Mes pieds furent amortis par une épaisse couche de feuilles mortes humides.

Un arbre avait attiré mon attention ; dans un de ses creux, quelque chose brillait. J'escaladai les premières branches et accédai au trou. Un bout de métal dépassait d'une petite bourse de cuir, je l'ouvris discrètement sans que les autres s'en aperçurent il y avait un bout de miroir cassé, un petit parchemin scellé par un sceau, un morceau de tissu, deux coquillages, et une pierre de lapis-lazulis énorme, qui étincelait de mille feux.

Je jetai le bout de métal au pied de Maxence, rangeai la petite pierre bleue dans la bourse et l'attachai à ma ceinture. Je descendais de l'arbre sans rien dire et ordonnai de reprendre la route : nous devions sortir de cette forêt qui me paraissait toujours plus mystérieuse.

L'aube s'était installée et nous venions de sortir de la forêt, je frissonnais.

Fatigué je décidai de faire une halte à proximité d'un vieux peuplier noueux.

Maxence protesta, mais je lui donnai l'ordre d'installer le campement, pendant que j'allais attacher les chevaux. Mon travail accompli j'ordonnai aux enfants de se taire et de dormir et allai m'asseoir sur l'écorce rugueuse de l'arbre.

Je ressortis la petite pierre bleue, le dernier rayon lunaire venait de l'atteindre.

Elle se mit à briller. J'étais passionné par cette petite chose. Au bout de quelques minutes la lueur que dégageait la pierre commença à faiblir, je vis alors des inscriptions en runique ancien que je ne parvenais pas à déchiffrer.

Quand la lumière se fut entièrement éteint les inscriptions disparurent.

Je voulais ranger la pierre mais mon regard ne parvenait pas à s'en détacher.

Tout à coup une main recouvrit la pierre. Le poignet de cette main était entouré d'une chaîne. Cette personne mystérieuse, quelqu'un d'environ dix-sept ans, ses cheveux en broussaille lui couvrait les yeux.

Il retira sa main et dit :

- Elle est dangereuse, tout ceux qui l'ont possédé sont devenus fous, elle les a pris, elle te prendra.

Je ne répondis rien et rangeai la pierre dans la bourse de cuir.

- Qui es-tu, d'où vient-tu ? As-tu amené des gens avec toi ? Dis-je
- Les autres... Dans la forêt.
- Attends-moi ici... répondis-je.

Je réveillai les enfants et leur ordonnai de rassembler nos vivres, j'allais pendant ce temps chercher les compagnons de notre inconnu. Je lui faisais signe, pour qu'il me conduise à ses amis cachés. Il fit quelques pas, tituba, puis s'écroula sur l'herbe fraîche. J'accourus aussitôt, Pierre et Léa s'occupèrent de lui et je me tournais vers la forêt.

Maxence insista pour venir avec moi, j'acceptai... Nos pas étaient légers, le jour commençait à paraître, l'air était frais. Nous nous arrêtas à la lisière de la forêt : On nous épiait.

J'entrai finalement dans le bois.

La première chose que je vis fut une dizaine d'hommes et de femmes. En retrait, trois enfants de l'âge de Maxence discutaient. Le premier était le plus grand, il semblait légèrement plus jeune que les deux autres : Il avait un visage allongé des cheveux courts châtain clair. Le deuxième paraissait plus âgé, mais il était plus petit, les cheveux bruns, très foncés plus longs que ceux de ces deux amis et les yeux marrons. Le troisième était aussi plus petit de quelques millimètres du premier, il avait des cheveux très courts, bruns et observait une petite pierre grise... ils étaient tous habillés d'une tunique blanche qui leur arrivait aux genoux. Je leur dis de venir s'installer avec nous : ils reculèrent. Je reculai ensuite pour me retourner et rebrousser chemin, ils me suivirent.

Après que leur campement fut installé je m'approchai de l'endroit où notre inconnu reprenait des forces il était toujours inconscient. J'entendis un bruit familier, un claquement de sabots !

Quelqu'un approchait... Je fis quelques pas en dehors du camp pour apercevoir cet individu.

Cette personne était en réalité une femme, chevauchant un étalon blanc, brulant la terre de ses sabots.

L'horizon azuré était froid, plein d'amertume, mais au milieu une étoile semblait illuminer de ses éclats toute l'aigreur humaine.

Bouleversé je bafouillai ces quelques mots :

- Qui êtes... vous ?
- Moi ?
- Vous. Répondis-je
- Moi, je suis « l'étoile du soir, qui foudroie les damnés... ». Dit-elle
- « Qui conduit les âmes éperdues... » Continuais-je.
- « Qui guide les vivants et les morts » ... Finit-elle.

Nous venions de retracer les vers d'un poète assez connu en notre temps. Elle descendit de son cheval et me demanda si j'avais besoin d'aide. Je lui répondis que nous avions besoin de loger cinquante personnes. Elle me fit signe de la suivre. Elle remonta sur son cheval et attendit. Je pris le mien et la suivis. Nous traversâmes le petit camp à peine sorti je dis :

- « Seuls, ils franchissent les vertes régions... »
- « Et les infranchissables montagnes » Continua-elle
- « Cavaliers du destin, ils ne se connaissent aucun repos... » répondit une voie

Perché sur un muret, un des jeunes garçons de l'âge de Maxence venait de parler. Il était accroupi sur la pierre et nous observait. D'un geste souple il sauta et disparut derrière le mur.

Elle s'élança au galop, je la suivis tout de suite. Nous traversâmes un autre petit bosquet. Nous évitions les branches des arbres gelés.

Mais à un moment mon cheval sauta au-dessus d'un tronc gigantesque écrasé sur la terre glacée. Ma tête heurta une branche juste au-dessus. Sommé, je fus désarçonné. La démence allait-elle s'emparer de mon âme ? Les maux de tête devenaient insoutenables, mes souvenirs se troublaient, je perdais peu à peu l'usage de mes sens. Je voyais une spirale tourner ironiquement sur elle-même, sans s'arrêter. Mes yeux se dilatèrent j'eus la courte impression de voguer, les yeux fermés, dans une vague de bien-être.

Mais quelques minutes plus tard je succombai à la douleur et m'évanouis.

C'est encore la douleur qui me réveilla.

En effet je ressentais de violentes frictions. Je criais de douleur, les frictions s'arrêtèrent. Je me retournai et vis un grand homme qui avait la carrure d'une colonne corinthienne. Ma peau semblait être en feu. En tout cas ce véritable géant ne paraissait pas avoir de mauvaises intentions.

La salle était glaciale, seules au fond de la pièce quelque braises rougeoyantes achevaient de se consumer dans l'âtre. Le crâne de l'homme était dénudé de cheveux, mais il avait une longue barbe rousse fournie, aux poils crépus.

Il était de ce genre d'homme brave au cœur vaillant, qui par l'ironie du sort perdent leurs biens et leur famille. Derrière son visage brutal, se cachait un homme doux, sensible et plein de hardiesse. Dans ses yeux durs au regard de pierre on pouvait voir un éclair d'effroi causé par les remords d'une vie passée, déchiré par le destin trop injuste. Je voyais le feu du désespoir se consumer lentement, dans ses entrailles, brulantes de vie. Si une vague d'espérance même furtive, s'aventurait dans ses songes les plus profonds il la repoussait sèchement, mais sans haine. Le diable d'homme semblait être torturé par un souvenir trop horrible pour qu'il le laisse s'emparer de temps à autre de son esprit. Une vérité cachée semblait le ronger de l'intérieur, le harceler sans arrêt.

Il avait d'énormes mains noueuses et calleuses comme des troncs d'olivier. Un air à la fois bouillant de bonté, espiègle, et plein de langueur. Un poète, non il n'en n'était sans doute pas un, juste un homme mélancolique au dire facile.

Cet homme était un roc, s'en doute endurci par des années de labeur. On sentait qu'il avait été malmené par la plus infâme des tyrannies. Dans un petit coin poussiéreux de la pièce, gisait une vieille hache émoussée. Moyen de défense et de riposte ou bien arme d'attaque, ou encore outil inutile délaissé depuis plusieurs années par notre inconnu ? Pour ma part, la troisième solution était la plus

plausible. Mais qui sait, chacun peut posséder une double personnalité... me dis-je.

J'étais à demi-nu allongé sur un petit lit de paille. J'étais frigorifié mais je n'y laissais rien paraître, car je me croyais bien incapable de remettre des vêtements après ce qu'il avait fait à ma peau. L'homme s'éloigna et s'approcha d'une petite table de bois sombre, un vieux couteau était planté à la verticale dans les fines veines du bois. Même sans lumière, je voyais l'acier briller, comme une étoile unique perdue dans un vide galactique.

Cet homme était une des cariatides qui soutenaient la pyramide de la civilisation et de l'humanité.

Le toit de la cabane était humide, des gouttes d'eau tombaient une à une du plafond et nourrissaient une petite flaque dans un creux du plancher. Je pensais à Maxence, il était encore faible et ignorant du monde qui l'entourait. Il fallait qu'il apprenne à commander, à se battre, à aimer, et surtout il fallait que je lui enseigne la sagesse.

Le sang qui coulait dans ses veines était noble, joyeux et généreux car, hydromel de la vie, il lui donnait l'ivresse du monde. Plus tard il devrait reprendre la ville que j'avais laissée quelques mois plus tôt aux Jaques. Le poids du remords, du désespoir et de la honte c'était abattu sur moi, acier de la perte, écrasant ce qui me restait de joie et d'humanité, m'avait presque tué.

La peur, l'anxiété, et l'empathie avait quitté mes entrailles depuis longtemps, étouffées par la langueur je me sentais impuissant face à la vie, j'étais donc condamné à l'oubli. Même si la misérable existence d'un seul homme n'a apparemment aucune portée sur le cours de l'histoire, se sont tous ces minuscules éléments d'une vie qui forgent le destin de l'humanité.

Ainsi même l'ingratitude d'un prévôt vicieux, peut rendre service à la plus noble et la plus belle des femmes. Au contraire le plus sage des conseillers, aura peut-être laissé un vide profond, dans le méandre de la vie humaine. Notre destinée est semée d'embûches et de pièges que nous ne pourrons jamais prévoir, les gens essaient de contrer la douleur plutôt que de l'affronter en face.

D'autres personnes encaissent chaque élément dur de leur vie sans se soucier un seul instant des conséquences de leurs actes. Alors plus tard quand-ils comprennent ce qu'ils ont ratés, ils tombent à genoux sur la terre battue et crient au désespoir. Chaque humain trace son propre chemin dans le labyrinthe de la vie humaine, un chemin sans retour, une entaille dans le temps.

Car chacune de nos vies est profondément ancrée dans le passé. Nous sommes tous condamnés à sortir un jour du labyrinthe, on quitte les gens que l'on aime, pour aller se trouver une place dans la mémoire de quelqu'un qui pense à nous.

Pour un seigneur, perdre ses terres est un acte grave, il doit ou bien partir en exil ou reconquérir son dû. Je m'endormais à ce moment.

Je me souvins qu'à seize-ans, un conteur était venu raconter une histoire dans le château de mon parrain. Il avait parlé d'un seigneur d'une contrée lointaine. Voilà ce qu'il avait dit : « Je n'oublierai jamais rien du faste de ses festivités. Pendant que le seigneur s'amusait, rien ne devait entraver son extase. À la chasse il était à la tête de la troupe de chevaliers et de courtisans en tous genre ; il chassait à l'aigle et se battait contre les ours ou les sangliers, à l'aide de sa seule épée. Tous les jongleurs, les ménestrels, les pèlerins et les troubadours se faisaient un devoir de passer par son château, pour délecter sa personne de chants, tours, et poésies. L'empereur lui-même allait le voir pour admirer les meilleurs artistes de son temps tous réunis à la table de ce prince. Les tragédies se succédaient en une parfaite harmonie aux comédies.

Dans sa cité, on trouvait aussi bien les plus belles étoffes du pays, que le plus pur des diamants de ce monde.

Ses chevaliers étaient les plus agiles, ses animaux les plus beaux, ses paysans baignaient dans la joie et avaient du blé à profusion. Les plus sages des aèdes allaient conter ici leurs plus incroyables récits, on disait que ses caves regorgeaient d'or. Selon les récits d'un vieux conteur, son ancêtre aurait eu le don de pouvoir parler aux animaux. Les murailles de sa cité étaient réputées impénétrables. Enfin on disait qu'il possédait le plus gros et le plus pur des diamants.

« Un jour un voyageur se serait introduit dans la salle où était enfermé le diamant. Il aurait dérobé le joyau, et en serait devenu fou ; selon la légende il l'aurait caché au plus profond de la montagne la plus inaccessible. Le diamant aurait été surpassé par une émeraude gigantesque appelé Clavicule de Salomon. Il aurait été dérobé par Caïn pour reconquérir le paradis, et serait passé de main en main jusqu'à ce qu'on perde définitivement sa trace... »

La Clavicule de Salomon, une quête digne de Galaad... Pendant que je songeais ainsi, une bourrasque de vent avait traversé la pièce. La bise nocturne agitait les cimes des arbres, et l'herbe fraîche, provoquant ainsi des vagues.

Au-dehors un seau de métal attaché à un puits martelait la pierre en cadence sous l'effet de la rafale de vent. Plus loin, les branches d'un petit fagot de bois étaient éparpillées sur le sol.

Dans la fraîcheur nocturne se promenait un dieu, le vent...

Les planches grinçaient et les notes suraiguës du souffle du vent harcelaient mes oreilles. Un souffle puissant aurait réussi à ébranler l'abri.

Au bout d'un moment, sans doute réveillé par le bruit incessant du vent, l'homme souleva son impressionnante masse pour sauter ensuite de son lit avec une

souplesse sans égale. Il ôta quelques herbes d'une petite bourse en cuir. Empoigna un long bâton de bois creux noir, luisant, éclairé par la seule clarté lunaire. Il frotta ensuite une lamelle de cuivre contre un petit piquet d'acier, et alluma la bougie.

Il bourra le bâton avec les herbes, Il approcha l'ensemble près de la bougie, et une fumée blanche s'en dégaugea.

Il s'assis et sortit un long parchemin de la bourse. Il le regarda longuement, d'un air mélancolique...nostalgique ? À cet instant, concentré comme il l'était, les lignes de sa bouche, de son front... de son visage évoquaient une sculpture antique, un héros mythologique. Ses traits étaient les torrents de la vie prenant source dans l'abîme de ses songes, il ruisselaient de vie, et ils avaient creusé son visage pour l'éternité.

La lumière semblait être absorbée par la bougie, tous les objets semblaient s'envoler lentement vers le ciel, vers le monde de l'idéal, de l'utopie, de Dieu. L'homme souleva son énorme main et chassa la poussière d'un geste sec. Son regard divin aurait réussi à transpercer le plus dur des cœurs, à faire pleurer un taureau et à terrasser d'un seul regard un lion.

L'esprit embrumé par la vapeur que dégaugeait la longue pipe de l'homme, je m'endormais d'un sommeil profond et... plus rien ?

Mes yeux se recouvrirent lentement d'un voile brumeux ; je me retrouvais dans une forêt.

Les arbres étaient immenses, colossaux.

Ils étaient sombres, ils cachaient la lumière du jour. Leur tronc était dénudé de feuilles, plus loin je crus apercevoir des hommes. Leurs habits étaient déchirés ils poussaient des cris à glacer le sang, ils couraient en tous sens, ma tête tournait. Des fantômes du passés resurgissaient dans ma tête, les personnes que j'avais tués me hantaient l'esprit, ombres difformes qui tournaient autour de moi. J'hurlais, je criais, je me débâtais. Cette forêt était le labyrinthe de mon passé, des images me revenaient en désordre. Je me voyais pleurer dans l'ombre d'une gigantesque couronne, mon corps était criblé de flèches. J'étais à genou dans une flaque de sang, la couronne grossissait, grandissait. Je criais dégainait mon épée espérant ainsi briser les chaînes qui me rapprochaient lentement de la mort. Je toussais, me retrouvait dans un champ d'herbes jaunies, des nuages noirs recouvraient le ciel de leur manteau. J'hurlais, j'étais un enfant, j'entendais des voix m'appeler. Je voulais mourir.

Des éclairs sillonnaient en tous sens le noir profond de mes yeux.

Je sentais une présence dans la pièce, des murmures fantomatiques résonnaient dans ma tête et s'entremêlaient en une musique totalement indistincte.

Des murmures de personnes qui semblaient avoir traversées les âges, des murmures de femmes, d'hommes, de morts...

C'était un chant, un chant effrayant une messe des morts pour les vivants. Un chant récité en la langue terrifiante des damnés et des esprits, un chant qui sifflait, un chant qui bourdonnait.

Soudain je sentis quelque chose bouger au fin fond de mes entrailles. Il remontait lentement dans ma gorge comme attiré par le long et monotone cantique des trépassés.

Les minutes étaient de heures, les secondes des siècles.

Au bout d'un moment les murmures s'arrêtèrent et les esprits partirent. Le jour se fit.

La porte de la cabane était ouverte, et elle laissait le froid pénétrer dans la pièce. La matinée était brumeuse, il avait plu pendant la nuit. La paille qui recouvrait le sol était humide, les murs eux étaient secs. Sur les étagères rudimentaires en bois trônaient des pots en argile contenant des onguents, des plantes sèches et du grain moulu.

Sur la table une miche de pain à demi entamée, une carafe de vin en terre cuite et le couteau.

Au fond une cheminée avait été parée d'un minuscule crucifix en bois. Sur le rebord un coffre grand comme une main et un morceau d'étoffe rouge.

Plus loin dans la pièce une petite table de bois avec une balance en cuivre recouverte de poussière.

Une ombre gigantesque s'interposa dans l'entrebâillement de la porte entre le jour et le sombre de la pièce. L'homme tenait une canne de bois grossièrement taillé. Il la posa à côté de moi et alla s'attabler à un repas frugal. Je pris la canne, la poignée était rugueuse. Je me glissais au dehors l'air était frais et humide, il avait plu la nuit et il restait quelques plaques de neige sale sur l'herbe du petit champ.

Je me tournais et examinai la bâtisse, pourvut d'une lourde porte de bois, de murs épais et de fenêtres à barreaux.

Cette maison forte pouvait essayer des attaques sommaires, et abriter un bon nombre de personnes.

Quelqu'un me regardait par le vitrail de la fenêtre, c'était cette femme que j'avais rencontré avant d'être recueilli par cet homme.

Nous nous dévisagions étonnés, quand soudain, j'entendis un bruissement, je n'y fis pas attention le prêtant à un animal...

Néanmoins je m'approchai, écartai quelques branches et vis...Maxence.

Il paraissait aussi surpris que moi, couvert de boue il semblait avoir erré longtemps avant de trouver la maison. Je lui faisais signe de me suivre. J'avançai tant bien que mal avec cette canne de bois.

